

LES PREMIERS SAINT-CYRIENS.

On s'occupe de fêter cet été le centenaire de l'école de Saint-Cyr. Voici les souvenirs d'un de ces premiers Saint-Cyriens de 1808, qui fut stupéfait de la campagne de Russie. Il est curieux de constater que la discipline n'était pas toujours alors ce qu'on imaginerait qu'elle dut être, sous Napoléon. L'empereur avait d'ailleurs quelque indulgence pour ses futurs officiers. L'Ecole militaire fut transférée de Fontainebleau à Saint-Cyr à la fin du mois de juillet 1805, et comme j'avais toujours manifesté l'intention d'entrer dans la cavalerie, je commençai à suivre, outre les exercices, le cours d'équitation dirigé par le vieux capitaine Dutertre, remplacé ensuite par le capitaine Ducerf, et en dernier lieu par M. Deleuze. Nous jouissions, dans ce nouvel établissement, du bonheur de voir plus souvent nos parents, réunis le dimanche dans le parloir de la cour d'entrée. L'empereur lui-même nous rendait d'assez fréquentes visites avant la campagne de Wagram. Il était reçu par les élèves comme le père le plus cher, et sa présence, l'attention qu'il portait dans les moindres détails, ses manières affables et gaies, la confiance qu'il nous montrait, tout portait notre dévouement au plus haut degré d'enthousiasme. Il nous passait toujours en revue, nous faisait manœuvrer, démontrer et remonter toutes les pièces de notre fusil, et nous interrogeait lui-même. Dans une de ces revues, il s'adressa à un élève nouvellement arrivé à l'Ecole et qu'il remarqua comme tenant mal son fusil au port d'armes. —Quelle est la longueur de ton fusil ? lui demanda-t-il en le fixant de ce regard qui semblait lire au fond de votre cœur. Le pauvre jeune homme, très intimidé, perdant la tête, se souvint seulement d'avoir été averti par ses camarades qu'il fallait toujours répondre à l'empereur sans hésitation, dût-on dire une bêtise ; et il s'empressa de s'écrier : —Quinze pieds, sire, quinze pieds ! L'empereur rit aux éclats de cette réponse, et, pinçant amicalement le bout de l'oreille du conscrit, passa outre en se contentant de lui dire : —Tu ne pourrais pas le porter. Mon aptitude pour le maniement des armes et les soins de mon bon instructeur et ami Lemonier m'avaient promptement fait admettre au bataillon, et je fis partie de celui composé de 500 élèves qui fut appelé à Paris par l'empereur, peu de temps avant la campagne de Wagram, pour assister à une grande revue. Nous fûmes placés dans la caserne de l'Ave-Maria, et, à peine la nuit arrivée, tous les élèves qui avaient des parents ou des amis à Paris, ou de l'argent dans leur poche, s'évadèrent par les fenêtres et se répandirent dans la ville, à la grande désolation du bon capitaine Viennot qui, pour nous empêcher de sortir, s'était lui-même constitué notre gardien dans le corps de garde de la porte d'entrée. Le général avait prévu qu'il ne serait pas en son pouvoir de mettre obstacle à ce débordement, et il tremblait dans son juste amour-propre que, pour la revue du lendemain, le bataillon fût loin d'être au complet, ou tout au moins dans une tenue digne de la réputation de l'Ecole militaire. Il n'aurait pu dire depuis qu'il avait éprouvé une des sensations les plus agréables de sa vie, lorsque, après le rappel battu dans la cour, à un moment du départ pour les Tuileries, il trouva le bataillon non seulement dans un état d'ordre et de propreté admirables, mais encore sans qu'un seul élève manquât à l'appel. Je cite cette circonstance comme un des traits les plus caractéristiques de notre dévouement à l'empereur, et de la crainte que nous avions de mériter ses reproches. A son entrée dans la cour des Tuileries, le bataillon fut placé à la gauche de l'empereur, tournant le dos à la grande façade du palais, ayant vis-à-vis de lui la jeune garde, et derrière celle-ci, en seconde ligne, la vieille garde. L'empereur, dont notre Ecole était la créature, mettait une sorte de coquetterie paternelle à faire montre de notre instruction militaire devant les soldats de la jeune garde, et lorsque les troupes eurent pris leur place par lignes de bataille, M. le général Mouton [depuis comte de Lobau], sur son ordre, s'approcha du bataillon, et de ce magnifique ton de commandement qui se faisait entendre aussi distinctement sur le champ de bataille que dans une revue, il commanda : —Garde à vous, bataillon de l'Ecole militaire, pour porter vos armes ! Le commandement de "Portez armes !" fut fait par Conrad,

sergent-major de l'Ecole, et doué lui-même d'une superbe voix de commandement. A cet appel énergique du général, à celui de notre camarade, le cœur nous battit : mille sentiments divers nous animèrent : la crainte de mal faire, le désir de nous distinguer sous les yeux de tant de militaires illustres, firent de cette seconde d'attente une époque dans notre vie. Mais les trois temps qui comptaient ce mouvement furent exécutés avec un tel ensemble, une telle force, une telle précision, que la cour entière du palais retentit du bruit de nos armes. Les croisées se garnirent de têtes, car les sénateurs, parmi lesquels beaucoup d'entre nous comptaient des parents, et la cour impériale prenaient à nos succès un intérêt tout particulier. Le maniement d'armes se continua et se termina avec la même supériorité. L'empereur, dont le visage exprimait la plus vive satisfaction, se porta alors en avant de notre front, et dit au général Bellavène : —C'est fort bien, général, je suis parfaitement content. Donnez-moi un nombre suffisant de vos jeunes gens pour remplir, pendant les manœuvres de la revue, les fonctions de chefs de peloton, de sous-officiers de remplacement et de guides généraux dans ma vieille garde. Désignez aussi celui qui va commander en chef. Le général voulait choisir parmi les élèves ceux qui, par leur instruction et leur temps d'école, étaient sur le point d'être nommés officiers ; mais l'empereur, qui s'aperçut de ce dessein, s'y opposa en disant : —Prenez au hasard, général, ne choisissez pas. A ces mots, tout le bataillon se débada ; nous entourions l'empereur, nous demandions à être désignés par lui ; c'est ce qui eut lieu. A peine avait-il indiqué un emploi à occuper, que l'élève partait comme un trait pour éviter la concurrence. Enfin, nos camarades, moins heureux que nous, reprirent leurs rangs éclaircis, et les manœuvres commencèrent. Demonchy, sergent-major à l'Ecole, jeune homme très distingué et doué, comme Conrad, d'un timbre de voix magnifique, prononça son "Garde à vous !" d'une manière à être entendue de tout le monde, et fit manœuvrer avec une assurance qui excita l'admiration générale. L'empereur, enchanté, se promenait les mains derrière le dos, en disant à ses aides de camp et à sa brillante cour militaire : —Eh bien, messieurs, que pensez-vous de cette école ? Croyez-vous que ce ne soit pas une pépinière de bons et braves officiers ? Un incident assez remarquable vint encore signaler cette revue. L'empereur avait ordonné à Demonchy de redresser à haute voix toutes les fautes dont il s'apercevait pendant la manœuvre. Ayant commandé celle-ci : "Par pelotons en arrière à droite !" un des chefs de peloton, vieil officier de la garde impériale, au lieu de s'arrêter de sa personne pour laisser filer son peloton jusqu'au commandement de "Halte, front !" commit la faute de l'accompagner ; Demonchy, s'en apercevant, l'interpella aussitôt et lui dit ce qu'il avait à faire, au grand contentement de l'empereur. La revue terminée, nous pouvions compter sur quelque marque de satisfaction de la part de celui qui nous appelait ses enfants ; mais nous ne nous attendions pas à la surprise qu'il nous avait ménagée. Après le défilé, le général Bellavène se rendit devant le front du bataillon réuni à nouveau, et, d'une voix fort émue, nous dit : L'empereur est très content de vous ; il me charge de vous le témoigner, et c'est pour moi une bien douce récompense. Par son ordre, un dîner à été commandé pour vous tous chez Véry. M. le maréchal Duroc est chargé de le présider au nom de Sa Majesté. Nous aurons de la joie, mais j'espère qu'elle ne sera suivie d'aucun désordre. Nous traversâmes le palais pour entrer dans le jardin des Tuileries, et, après avoir formé les faisceaux dans la grande allée, nous eûmes la faculté de nous promener jusqu'au moment où les préparatifs du repas seraient terminés : car, à cette époque, Véry était établi sur la terrasse des Feuillants, à la hauteur de l'emplacement occupé maintenant par le café Berthelmeot. En deux heures, un magnifique dîner de cinq cents couverts fut préparé et servi. Tout se passa d'abord dans le plus grand ordre : on n'entendait que le bruit des fourchettes, occupées à saisir des morceaux d'appétits de seize à dix-huit ans. Peu à peu cependant les conversations s'allumèrent ; les toasts à l'empereur, à l'armée, à la gloire de la France, au maréchal Duroc, notre dignissime président, échauffaient les têtes.

Le général Bellavène, par prudence, avait défendu aux garçons de Véry de nous dire que l'empereur avait ordonné de nous donner tout ce que nous demanderions ; mais au moment du dessert, je découvris la ruse. Ayant prié un garçon de m'apporter une bouteille de champagne, que j'aurais payé, celui-ci, soit par délicatesse, soit parce qu'il n'avait pas connaissance de l'ordre du général, me répondit que l'empereur ayant ordonné de nous fournir tout ce qu'il nous prendrait fantaisie de demander, il ne pouvait recevoir aucun paiement. On comprend que cette bonne nouvelle se répandit avec la rapidité de la foudre, et que les bouteilles de champagne, dont les bouchons partaient comme un feu de deux rangs bien nourri, se succédèrent sans interruption jusqu'au moment où le vacarme, porté à son comble, obligea le général à lever la séance. Nous sortîmes de chez Véry comme une troupe de démons lancés dans le jardin, et ce fut pas chose facile que de reprendre nos rangs ; quant à nos fusils, nous n'essayâmes même pas de les reconnaître. Le général, pour ne pas donner un triste spectacle à la foule immense rassemblée autour de nous, envoya mettre en réquisition tous les fusils qu'il fut possible de se procurer, et nous nous y entassâmes avec nos armes et nos sacs ramassés au hasard. C'est ainsi que nous rentrâmes à la caserne de l'Ave-Maria. Le repos nous était bien nécessaire après une journée si fertile en événements, précédée d'une nuit si agitée. Colonel COMBE.

tassées, grouillantes, pullulaient. Elles étaient si pressées les unes contre les autres qu'il en tombait à chaque seconde. Le sol en était jonché. Et même des théories rampantes et soudées les unes aux autres par la tête et par la queue, processionnellement, descendaient dans l'herbe. Bien qu'il n'y eût pas de vent, on entendait un murmure égal et régulier, le bruit de ces milliers de larves broutant les feuilles. —Oh ! balbutiait Marthe ! Et comme les chenilles tombaient de plus en plus sur eux, prise d'une nausée et d'un effroi frénétique, elle rebroussa chemin, son ombrelle ouverte sous la pluie de bêtes molles qu'elle attirait en accrochant les branches, les épaules remontées d'un spasme, les jupes relevées, tout son être crispé dans un élan de fuite, horrifiée, elle poussait en courant des cris affreux et fous, d'appel au secours et au meurtre. Alain, dans le vertige qui les emportait, le cou plein de chenilles tombées dans le sillon de Marthe, les doigts écartés, avec une grimace affreuse, secouait tout le dégoût de cette partie manquée et l'horreur de ce bois hanté. Mère sur la grande route, ils coururent longtemps au ciel libre et ce ne fut qu'essoufflés, le cœur manquant, qu'ils s'arrêtèrent pour s'échapper — et écraser avec des frissons furieux les chenilles qu'ils croyaient enlevées et dont ils découvraient toujours sur eux de nouvelles ! Sur la même route, six semaines après. Marthe et Alain avaient pâli, maigri, et cependant une splendeur de séve et de jeunesse rayonnait d'eux. Etait-ce aussi l'illusion de la journée bleue, du soleil en fête, de toute la forêt d'un vert d'émeraude criblé de flèches de lumières ? Etait-ce l'éclat des boulevards blancs ? Ou que l'eau des fossés reflétait le ciel ? Ou que mille fleurs tachaient de bleu, d'or et de pourpre le tapis violet des prés et les velours de mousse des bois ? Alain et Marthe vibraient à l'unisson, cette fois, en pleine extase de bonheur. Mariés de huit jours, l'ivresse de l'amour et toutes les joies du cœur les berçaient dans une sorte de sommeil heureux où les révéils gardaient une douceur et une irréalité de songe. Comment ne ferait-il pas radieux dans la nature quand il fait si beau en eux-mêmes ? Pourquoi ils jouissent, d'ailleurs, ils ne le savent point, pas davantage qu'ils ne savaient autrefois pourquoi ils se haïssaient presque. Rien ne s'explique ici bas. Mais ce qui est certain, c'est qu'ils ne marchent plus isolés, mais le bras à la taille. Par moments, ils ralentissent leur marche. Leurs yeux prennent, en ces moments, une couleur particulière. On dirait un reflet de bonheur glissant sur une eau profonde et mystérieuse. —Marthe, soupire-t-elle. —Alain, mon mari ! Et il y a, dans ce soupir, l'accent profond des joies pleines et cependant inassouvies, quelque chose de grave et de songeur qui sourit dans un attendrissement et qui s'étonne, et qui s'émeut, et qui songe, et qui s'éleve, et qui retombe, sous l'accablement d'une félicité que les mots ne parviennent pas à formuler. —Oh ! le joli bois !... comme il y fait bon ! comme il y fait frais ! Et avec l'oubli absolu de tout ce qui n'est pas eux, sans reconnaître le bois hanté qui leur avait laissé une si fâcheuse impression, Alain et Marthe entrent sous les branches transfigurées, couvertes d'un clair feuillage neuf. —Oh ! ce papillon ! s'écria Marthe ravie. Bleu clair, avec des ailes qui palpitaient en un rythme amoureux, la bestiole de luxe posée sur une feuille ne semblait vivre que pour la joie des yeux, inutile et charmant. —Oh ! cet autre ! Il était tout rouge, avec de grandes zébrures noires. —Oh ces blancs ! oh ! ces jaunes !... A chacun de leurs pas, des fleurs vivantes, des papillons multicolores s'envolaient, jeunes et sans élan encore, se posaient tout près d'eux, ou les frôlaient d'un vol hésitant, avec leurs ailes trop fraîches, humides et malhappées. —Mais comme il y en a, comme il y en a ! Et Marthe poussa un cri, éblouie. Le bois palpait, scintillait, fulgurait de pierreries volantes, de fleurs dansant dans la lumière, d'une vie féérique. Des papillons de neige, d'or, d'azur, des papillons mauves, des papillons couleur de sang, tachetés d'émeraude, d'ébène et de nacre, des milliers de papillons ouvraient et refermaient leurs ailes, en une respiration d'éventails. Ils s'élevaient par taches vives de couleurs, en pétales de parterre, si nombreux que c'était troublant et qu'elle avait peur d'écraser toute cette jolie vie neuve et baroïde. —Les reconnaissais-tu ? demanda Alain en souriant, et sa bouche

MÉTAMORPHOSE

cherchait celle de Marthe, comme un papillon cherche une fleur. —Non, non, dit-elle avec un petit frisson charmant, se refusant dans un entêtement absurde et exquis de femme à admettre les métamorphoses éternelles, et que les chenilles étaient devenues des papillons célestes, de même que leur maussade et aigre amour boudoir d'alors s'était changé en tendresse vive et radieuse. —Non, non, répétait-elle, ce sont des papillons du bon Dieu, et ils sont nés du clair de lune et du soleil. PAUL MARGUERITE.

cherchait celle de Marthe, comme un papillon cherche une fleur. —Non, non, dit-elle avec un petit frisson charmant, se refusant dans un entêtement absurde et exquis de femme à admettre les métamorphoses éternelles, et que les chenilles étaient devenues des papillons célestes, de même que leur maussade et aigre amour boudoir d'alors s'était changé en tendresse vive et radieuse. —Non, non, répétait-elle, ce sont des papillons du bon Dieu, et ils sont nés du clair de lune et du soleil. PAUL MARGUERITE.

VOCATIONS LITTÉRAIRES FÉMININES.

Comment est venu aux Femmes de lettres les plus connues le goût d'écrire. On a souvent cherché les origines de la vocation littéraire d'auteurs célèbres. Plus curieuses, encore, ont paru être les raisons qui provoquent chez les femmes de lettres connues l'idée d'écrire et de communiquer leurs travaux au public. On lira certainement avec intérêt les lignes que nous publions par ordre alphabétique. Mme ALPHONSE DAUDET —Mon père et ma mère étaient poètes, ils ont publié à deux, chez Michel Lévy, un volume de vers : "Les Marges de la Vie." J'apparis à lire dans Lamartine et Victor Hugo et les premiers vers que je récitais furent ceux de Mme Desbordes Valmore. J'eus donc tout l'avantage, dès l'enfance, d'un intérieur lettré où j'appris le respect des maîtres et le goût des belles œuvres. Je ne quittais Paris que pour me rendre en Seine-et-Oise dans un vieux domaine, évocateur du passé, aux toits à l'italienne, aux douves pleines d'eau et la Nature se régalait à moi toute parée de rêve : De la charmille antique au verger (que parfumaient les thuyas en courts taillis, Le souvenir des temps passés, comme une brume, Enveloppe ce coin qui fut tout mon pays.) Sur la pelouse en fleurs j'eus la taille des herbes Et plus tard j'atteignis aux branches des lilas ; J'appris à regarder dans les matras (superbes, A rêver aux longs soirs où le soleil est las.) Voilà quelle fut ma préparation à la vie littéraire. Puis j'épousais Alphonse Daudet qui fut indulgent comme mes parents à mes premiers essais et voulait bien me trouver du talent afin que j'en acquiesce un peu. Après de lui, après de sa table d'écrivain, je ne pouvais que tenter cette passion des lettres qui charma toute ma vie de femme, si elle ne la remplissait, car j'étais beaucoup d'autres tâches, qui m'aideraient, me consoleraient et maintenaient encore me fait m'intéresser à toute manifestation intellectuelle. Mme MARIE-ANNE DE BOVET —Si l'on tient absolument à ce qu'une vocation naisse de quelque coup de foudre, il semble que l'agent responsable de la mienne ait été François Sarcey. Et cela est assez inattendu, nos respects tempéraments intellectuels ayant été dans le même rapport que l'eau avec le feu. (Lequel était le feu, lequel l'eau, j'en aurais garde de l'insinuer.) Voilà... quelques années (les femmes ne se plaisent point à préciser les dates), il avait pris à partie avec une acrimonie extrême les abonnés du mardi de la Comédie-française, taxant de frivolité, non sans raison, peut-être, mais aussi d'ignorance ce qui était moins juste. Car, "les gens du monde", comme il disait, savaient moins, oh ! combien moins de grec et de latin qu'un normalien ; par contre possédaient-ils quasiment de naissance les lumières sur certains sujets qui sont lettre close pour un rat de bibliothèque — et ces sujets de précision sont les sujets de théâtre. Il n'y a pas qu'ironie dans ce mot plaisant : "Nous autres gens de qualité savons tout sans avoir rien appris." (Si la citation n'est pas textuelle, que les mânes de l'illustre critique ne me marquent pas une faute. Je n'ai point mon Molière sous la main, encore que je l'aie à peu près intégralement dans la tête.) Toute jeune alors, mais déjà d'attaque, je fus vivement indignée de cette injure à mon drapier. Tellement que, en cachette de ma famille, crainte qu'on se moquât de moi, j'écrivis à "notre oncle" pour prendre intrépidement la défense des mardistes. Ayant ainsi délivré mon âme, je n'y songeai plus, sinon pour m'émerveiller de mon tonnet, quand le lundi suivant je lus au rez-de-chaussée du "Temps" : "Des nombreuses protestations que je reçois, il en est une seulement que je retiendrai, si courtoise, si ennoblie, si spirituelle... Pas au cheveu de ma tête

me soupçonnait qu'il s'agit de mon épître, jusqu'à ce que j'en eusse trouvé cités des passages. De l'honneur qui m'était fait — être choisis, tel Childebrand, parmi tant de contradicteurs !... — Je n'éprouvai d'abord qu'une demi-satisfaction d'amour-propre, que panachait l'étonnement de M. Jourdain faisant de la prose sans le savoir. Puis ma modestie remise de ce coup si rude, l'idée me vint que peut-être était je donnée pour écrire. Je ne m'y attendais point et continuai ma vie de jeune fille mondaine, passionnément occupée de musique. Mais, peu après, un deuil cruel me confina dans la retraite, je cherchai à me distraire par la traduction d'ouvrages historiques anglais, à quoi on voulait bien me dire que j'aurais passablement réussi. Soit dit en passant, on ne saurait trop recommander cet exercice d'accomplissement de sa langue, surtout en ce qui regarde l'exacte propriété du terme. Puis, un jour, certaine question d'actualité ayant derechef excité ma verve, bravement j'envoyai par la poste au "Figaro", où je ne connaissais même qui vive, ma première chronique. J'y croyais si peu que, le lendemain, le hasard seul, par la voix d'Henri Meilhac, m'apprit qu'elle avait été insérée. Dès lors, j'étais immatriculée dans l'armée des lettres, où, ayant le goût de m'appliquer à tout ce que je fais, je m'efforçai de gagner mes galons de corporal. Ma carrière aura présenté deux particularités peu communes, surtout chez les "bas-bleus". En premier lieu, jamais je n'ai commis de vers. Ensuite ce n'est point par la fiction que j'ai débüté, mais par des essais de roman. Même j'étais persuadée que je ne possédais nulle imagination. Tentée cependant non par un sujet, mais par un cadre — sans trop savoir ce que je mettrais dedans — cela est encore assez singulier — je m'essayai à une nouvelle. Celle-ci développa un roman, qui fut bien accueilli. Encouragée à la récidive, ma plume déboulonnée désormais ne connut plus de bornes. Que le public ait à s'en réjouir ou à s'en plaindre, ce dont, moi, je suis certaine, c'est d'avoir dû au travail les meilleures joies de ma vie. Mme LUCIE FELIX-FAURE-GOYAU. —La vie se compose bien plus d'imperceptibles minutes que d'heures définitives, et ces imperceptibles minutes ont, je le crois, les meilleures ouvertures de nos vocations. Anssi m'est-il très difficile de savoir comment s'est déterminée ma vocation littéraire. Elle a grandi avec moi. Toute petite, je subissais le prestige des jolies mots que j'épelaiss et je m'amusais à en décrire des rimes. Plus tard, j'ai voulu fixer certains paysages, entrevus sous certains rayons, et comme je ne desseinais ni ne peignais, j'ai eu recours à ma plume. J'écrivis "Méditerranée". Enfin la vie intérieure me paraissait plus belle encore que le spectacle du monde, je me suis attachée à étudier d'abord un des héros de cette vie — ce fut Newman — puis Dante qui en est le poète suprême. Voilà toute l'histoire de mes premiers livres. GYP. —C'est un dîner ridicule, chez moi, en Lorraine, qui m'a donné l'idée d'écrire. J'ai répété à peu près ce qui s'y était dit et j'ai envoyé le dialogue à "La Vie Parisienne". Le samedi suivant, il a paru sous ce titre : "Par le temps qui court." Alors j'ai continué à envoyer des articles et, pendant plus de dix-huit mois, Marcelin les a publiés sans se voir d'où ils venaient. Mme DANIEL LESUEUR. —J'avais, dans mon enfance, le goût si passionné des vers, je ressentais une si délicate émotion de leur cadence et de leur rythme, que j'en rêvois tout haut, toute seule, jusqu'à ce que ma voix se brisât de larmes. Alors je cessais de rêver pour sangloter d'extase et d'une vague angouisse immense. Lorsqu'on me donnait à traiter un sujet de style, j'écrivais d'abord ma composition en vers (quelque vers... à dix ans, sans connaître les règles de la prosodie). Je me gardais bien de les montrer. Je remettais mon essai de devoir en prose. Et encore n'était-il pas si sage, car je me rappelle qu'une de mes maîtresses de cours, nous ayant indiqué, entre autres lectures de vacances, les "Girondins" de Lamartine, se tourna vers moi en ajoutant : "Pas vous, n'est-ce pas ? vous avez une tendance au style trop lyrique." Contre cette tendance, j'ai dû me défendre souvent. Mon intelligence institutrice m'a donné là un précieux conseil. La mode du lyrique était bien passée déjà, — lorsque, dans mon enfance, très peu avérée, très solitaire, je m'en grisais éperdument. Voilà comment j'ai dit — je me suis dit tout bas, — presque dès que j'ai eu lire, en tous cas aussi loin que je me rappelle : "Et moi aussi je suis poète !" Mme J. MARNI. —Je ne me souviens plus com-

ment déterminée ma vocation littéraire. Je n'avais pas onze ans lorsque mon premier article a été publié dans le "Mondain Illustré". Je puis mieux vous dire comment s'est développé ce que vous voulez bien appeler "mon heureux talent" à force de travail, de volonté, de tenacité et de douleur. Mme LA BARONNE DE PIERREBOURG (CLAUDE FÉVREAU). —Je suis très flattée de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma carrière littéraire et je serais charmée de vous donner sur ce sujet les renseignements que vous me demandez. Malheureusement rien de ce que j'aurais à dire ne me semble de nature à intéresser. Je me suis mise à travailler à une époque déjà avancée de ma vie : lorsqu'il m'a paru que j'avais déjà regardé bien des choses. Est-ce là à proprement parler ma vocation littéraire ?... Mme MARIE DE REGNIER (GÉRARD D'HOVILLE). —C'est bien simple : depuis que je sais écrire, je me suis tousjours amusée à griffonner. — Et voilà ! Mme LA DUCHESSE DE ROHAN. —J'ai toujours aimé à écrire, m'étant trouvée, dès ma jeunesse, dans un milieu très littéraire. Mon grand-père maternel était un agréable poète gai, mes parents se plaisaient à parler littérature et recevaient des écrivains, comme Louis Veillat, des gens d'esprit que j'appris à apprécier. Avec une de mes cousines, qui a laissé un certain renom de talent, je visitais l'Italie et je tins un séjour à Rome, fréquentant une société très éprise de ces choses de l'esprit. Tout cela contribua à développer, en moi, les sentiments d'art qui y sommeillaient peut-être. En tous cas, jeune fille, je composais des vers, que je ne communiquais cependant qu'aux membres de ma famille. Faut-il l'avouer ? J'aspirais à consacrer ma vie à la poésie et à la peinture, et je me souviens de longues lamentations de mes dix-sept ans devant l'avenir : le mariage ou la littérature. Il est un coin pittoresque où j'ai bien sérieusement étudié ma vocation avant de me décider pour la première de ces deux alternatives. Les préoccupations maternelles m'obligèrent à abandonner momentanément mon rêve ; mais je me promettais bien, un jour, lorsque mes enfants auraient atteint l'âge où une mère n'est plus pour eux qu'une affectueuse protection, de rimier tout à mon aise. Et cette heure est venue, je me suis mise à travailler, demandant leurs conseils à François Coppée au comte de Guerne, mes amis, et j'ai fait, sans, mes vrais débuts. Mon habitude de rêver les vers des autres m'avait aussi familiarisée plus étroitement avec la poésie. Je n'aime pas beaucoup réiter les miens, par exemple ; car après cette épreuve, j'ai toujours envie de les recommander. Mme MARCELLE TINAYRE. —Ma vocation littéraire s'est déterminée tout naturellement, dès l'enfance. J'ai eu le bonheur d'avoir des parents intelligents, qui n'y ont pas fait obstacle. J'ai été très sensible à la nature, à toutes les formes d'art, surtout à la poésie, et j'ai essayé d'exprimer mes émotions, puis mes idées. L'ambition n'est pas le stimulant le plus efficace pour un écrivain. Quand bien même je serais demeurée inconnue, j'aurais travaillé avec un immense plaisir, car je ne suis pas de joie plus profonde que celle de rêver un livre avant de le réaliser et de vivre, tout en l'écrivant, dans un monde imaginaire. Il est vrai que le roman terminé, on est toujours déçu et qu'on se dégoûte de l'œuvre conçue dans l'enthousiasme. Ce sont les raucages de l'art, quelquefois poignants et douloureux. L'esprit sous le second empire. La brillante reprise à Paris de "Geneviève de Brabant" reméme en mémoire les soirées célèbres d'un autre triomphe d'Offenbach "La Belle Héloïse", sur la même scène des Variétés. Pendant la longue série des représentations de "La Belle Héloïse", en 1887 les acteurs donnaient libre cours à leur verve fantaisiste, dont un petit cahier de calembours et d'"sambredaines", signé de I. Hamburger, nous a laissés un amusant témoignage. Quel est l'oiseau qui se sert de la trompe d'un éléphant pour se mirer la lune ? C'est un aéroplane parce que ça s'élève et se dirige comme tout pour servir de la trompe d'un éléphant pour admirer la lune. Pourquoi mon monchoir peut-il devenir capitaine de vaisseau ? Parce que c'est un aspirant d'arrière (de marine).